



Yver

Céline Maltère

« Le gel est la pire des sécheresses. Les éléments se liguent contre moi. »

Les Saisons, Maurice Pons

« Yver, vous n'êtes qu'un villain,

Esté est plaisant et gentil (...)

On vous deust banir en essil. »

Charles d'Orléans

Carnets troglodytes, 21 novembre – fin de l'ère quaternaire.

Nous vivions terrés dans nos grottes, espérant un puissant soleil. Depuis quinze mois, la neige ne fondait pas. Il restait un blé rance que nous disputaient quelques rats. Bizarrement, personne ne mourait : le problème d'une saison qui dure est qu'elle modifie la nature mais qu'elle ne tue rien, à la longue. Beaucoup avaient déjà quitté nos rangs, modifiés par le froid ; nous avons peur de leur retour. Ils étaient nos semblables et ils nous terrifiaient, passés soudain dans le camp d'Yver.

Ce maître terrifiant glissait lentement sur la glace, chevauchant une créature à quatre pattes, fauchant les edelweiss... Il attendait, testait notre résistance : nous céderions, rejoindrions la meute. Nous ne mourrions pas, nous capitulerions, gorgés du mal, des parasites, prêts à manger les pierres, à dévorer la chair des nôtres.

*

En d'autres temps, nous nous étions plaints de l'été qui s'était retiré pour ne jamais revenir. Nous maudissions la chaleur d'août, invoquions les banquises. Nous avions attiré sur nous cette malédiction.

Il s'était présenté au village, sous la forme d'un mendiant. Il transpirait dans ses haillons ; nous avons eu pitié de lui, confiant nos peines et la tristesse d'être reclus, espérant la fraîcheur des caves. Celle qui s'était plainte davantage se prénomma Claire : tenancière de l'auberge et femme de mauvaise vie, elle avait voulu plaire à ce vagabond qui promettait de chasser l'été par des incantations dont il détenait le secret. Elle lui avait montré les puits, les points faibles de notre village. Tout était sec, le soleil avait tout brûlé. C'était il y a quinze mois, et je regrette le jour où nous l'avons suivi dans la montagne, quand il nous ordonna de rester tapis dans nos grottes pendant qu'il combattait et ferait fuir l'été. À ce moment-là, il ne nous dit pas son nom, mais la saison torride exaspérait les nerfs.

Nous avons apporté de nombreux sacs de blé, des vivres, bien plus qu'il n'en fallait puisque nous devions regagner le village dans quelques jours.

« Restez là, troglodytes. Profitez du spectacle. Je vais soumettre les éléments et vous rapporter la fraîcheur. »

Claire était partie avec lui. Nous ne l'avons jamais revue — à moins qu'elle ne soit devenue cette monture étrange sur laquelle trotte Yver.

Nous lui avons rendu grâce comme à la déité, en lui offrant les pleins pouvoirs. De nos grottes, nous avons vu le soleil se voiler, et cette gaze qui lui barrait la face nous réjouit tellement que nous maudîmes les jours trop chauds. Nous dansâmes, formâmes une ronde ; nous devenions sauvages, haineux de ce soleil qui nous avait trop cuits. Nous fûmes à peine surpris quand des flocons tombèrent sous une chaleur intense, saluâmes le prodige, et nous ouvrîmes la bouche pour gober cette neige hors saison. L'anti-nature nous enchantait ! Nous remerciâmes Yver en scandant son nom dans le vide, et nous nous préparâmes à regagner le village en contrebas. Mais l'épaisseur de neige nous empêcha de quitter la grotte. Nous n'apercevions plus les toits de nos maisons. Il suffirait d'attendre quelques jours, que tout rentrât dans l'ordre. L'essentiel, désormais, était que nous *respirions*. Ne nous avait-il pas dit que c'était l'affaire d'une semaine ? L'un d'entre nous, le plus courageux, se prénomma Lorand. Il ne se séparait jamais de son pigeon apprivoisé. Il dit :

« Je vais descendre au village. Je ne sais pas si j'aurai la force de remonter dans ces mètres de neige. Yver doit nous attendre là-bas. Je discuterai avec lui. Il nous dira comment et quand quitter nos grottes. »

Lorand ne revint pas. Il dépêcha l'oiseau qui portait un message, mais il était indéchiffrable, comme si notre éclaireur avait vu le diable en personne et qu'il avait tracé ses lettres à l'article de la mort.

Le temps passa. Nul ne mourut. Nous mangions notre blé (quinze mois de blé et de vivres qui tiraient sur leur fin !). Celui qui faiblissait quittait alors la grotte : il se couvrait de poils et perdait la parole. D'autres dormirent longtemps, comme en hibernation. Oh mon dieu, comme nous avions froid ! Nous regrettions nos canicules, nos yeux plissés et éblouis par un soleil tenace. Reclus dans cette caverne, nous dégénérons peu à peu, et je vis ma femme devenir femelle... Elle poussa un cri de douleur, courut à quatre pattes sur cette banquise interminable. Je me retins de la suivre. Je jure ici que nul ne mourut, mais que notre famille fondait plus que la neige. L'un des hommes me montra les dents, tel un animal fou. Finalement, il ne me chargea pas, et il partit vers l'horizon glacial.

Yver revint, passa tout près : on eût dit qu'il dansait sur ces litres de neige qui ne disparaîtraient jamais. Il ressemblait à la mort comme on se la figure, mais il n'était pas elle. C'était l'hiver, la régression, le froid. La dégénération...

Je lui criai, au désespoir :

« Quand finira l'hiver ? »

Il faisait son numéro, sur Claire devenue cheval — ce dont je ne doutais plus. Il semblait un pantin qui se jouait de notre impuissance.

Le dernier grain de blé fut mangé. Nous n'étions plus que trois dans la grotte, à grelotter sans fin. Je ne compte pas ceux qui dormaient, que nous ne réveillerions pas. Igor, Éric et moi n'avions pas l'instinct cannibale. Nous eûmes du mal à prononcer nos derniers mots, perdant à jamais la parole... J'eus le temps de griffonner une dernière phrase, avant que mes doigts devinssent griffes : « Le grizzli est un homme que l'été a vaincu, un ours avide de retrouver sa nature primitive. »



par Jean-Paul Verstraeten